

faiblesse extrême l'obligea de voyager sur son âne; Boukari le soutenait; son cheval blessé les suivait.

Il s'était mis en route avant le lever du soleil. Arrivés sur les bords de la rivière de Bandeïa, les deux voyageurs cherchaient un gué, lorsqu'ils virent arriver Boubou et Abdoul qui se faisait fausement passer pour le chef du village. Pour ne pas perdre en vains débats un temps précieux, M. Mollien fit présent à ce dernier de son cheval, et revint au village attendre une occasion plus favorable pour s'échapper. Ali, dévoré par un noir chagrin que causait la perfidie de sa maîtresse, n'était plus en état de servir de guide. Saadou lui succéda. Le 11 juin, aidé de Boukari, il parvint à placer M. Mollien sur son âne, et la petite troupe marcha jusqu'à un hameau dans lequel Saadou avait des propriétés. A peine M. Mollien était assis dans la case, qu'il aperçut Boubou qui revenait de Labè. Bientôt Abdoul parut aussi. Après une explication très-vive de la part de M. Mollien, ces deux nègres s'en allèrent. Saadou découvrit alors au voyageur qu'Abdoul son frère, n'était chef de Bandeïa que provisoirement; Boubou était un scélérat qui avait capté sa confiance; l'autorité appartenait à Mamadou, un autre de ses frères, absent pour le moment. Le lendemain Boubou revint avec Abdoul. Les réclamations

que le premier élevait contre M. Mollien, furent remises à la décision de Mousa, frère du chef de Labè qui se trouvait dans le hameau. Mousa, auquel M. Mollien fit un beau présent, prononça une décision en sa faveur. Boubou et Abdoul s'en allèrent tout honteux, M. Mollien en fut débarrassé.

Echappé aux pièges qu'on lui avait tendus, M. Mollien partit le 14 juin; ce ne fut pas sans peine que les voyageurs franchirent les montagnes qui entourent Bourré; leur sommet était caché dans les nuages, on avait de la peine à y respirer. Les pluies n'étaient pas encore tombées dans la plaine de Pallalé que l'on traversa ensuite; dans cette partie du Fouta-Diallon, les nègres placent leurs habitations sur l'extrémité des monts les plus hauts et les plus escarpés. C'est avec surprise que l'on aperçoit des troupeaux et des maisons sur la pointe des rochers où les oiseaux seuls semblent pouvoir se fixer. On entendait le cri des grands singes dans les forêts de ces montagnes, ils y sont très-communs et très-farouches.

Bientôt les orages commencèrent dans cette partie du pays. Le 19 on traversa le Bentala qui se jette dans le Rio-Grande, et les voyageurs avaient de l'eau jusqu'au menton; il fallait soutenir M. Mollien. Le village de Bentala est ha-

bité par des Serracolets. Leur conduite envers M. Mollien justifia la réputation d'hospitalité dont ils jouissent. Il s'arrêta deux jours chez eux pour rétablir un peu ses forces que ruinaient de plus en plus l'humidité de l'atmosphère et la maladie.

Le 21 M. Mollien arriva au pied d'une chaîne de montagnes qui court du sud au nord, et qui sépare le Fouta-Diallon du Tenda, pays qui est sous sa dépendance. Les montagnes qui couvrent dans toute son étendue le premier de ces pays, forment le second plateau en allant des bords de la mer à l'est, sont riches en fer, et renferment les sources de plusieurs rivières. On peut les considérer comme les anneaux d'une chaîne beaucoup plus haute qui est située au sud-est, et dont les cimes, suivant le rapport des nègres, sont constamment couvertes d'un chapeau blanc, ce qui probablement ne peut s'entendre que de la neige.

Dans ce pays l'air est froid depuis le lever du soleil jusqu'à sept heures du matin; le vent d'est embrase l'atmosphère à midi; le vent d'ouest vient le rafraichir à deux heures. Il y a des lions, des panthères et des hyènes; ces animaux féroces y sont peu nombreux, M. Mollien n'en vit aucun. Les éléphants y sont rares, les cerfs et les gazelles s'y montrent plus fréquemment. Les singes sont couverts d'une crinière épaisse, et hideux; quel-

ques-uns ont le dos roux et le ventre blanc. Les bœufs, quoique communs, ne peuvent être d'une grande utilité dans une contrée où les herbes sont desséchées la moitié de l'année, et en général peu substantielles; aussi les vaches y donnent peu de lait. L'âne est un objet de curiosité, ce serait cependant la bête de somme qui conviendrait le mieux. On y voit beaucoup de chèvres, il y a peu de moutons et de chevaux. Il est difficile d'estimer la population de ce pays, parce qu'elle vit dispersée dans les bois; tout fait supposer qu'elle est assez considérable. On ne peut voyager qu'à pied, et en se munissant d'un guide sûr. On est souvent exposé à souffrir de la faim; du reste, on ne manque jamais d'eau, et l'on voyage à l'ombre.

Les habitans aborigènes du Fouta-Diallon sont les Djallonkès, peuple d'une couleur un peu rougeâtre, qui vit de préférence dans les montagnes. Il a les traits du visage grossiers; les femmes, presque toutes laides, aiment beaucoup les ornemens. Le langage des Djallonkès est très-dur et difficile à prononcer.

Les Foulahs s'étant emparés du pays, s'unirent par des mariages avec les Djallonkès; leurs enfans l'occupent actuellement. Il en est résulté une race généralement laide. L'homme du Fouta-Diallon a le regard féroce comme celui du tigre,

le nez épaté, les dents gâtées, la taille courte. Ses vêtemens qui tombent en lambeaux, et l'arrangement de ses cheveux, naturellement assez longs, qu'il divise en petites tresses, lui donnent un air farouche, capable d'effrayer le voyageur. Il n'est cependant pas cruel, mais extrêmement susceptible : la moindre chose le choque et l'irrite, il laisse rarement une injustice impunie ; aussi les révolutions sont-elles fréquentes à Timbou ; souvent elles entraînent la mort du souverain.

Le fanatisme va chez ces Foulahs jusqu'à la fureur : à chaque instant ils tirent leur poignard, et le regardant avec colère : « Je t'enfoncerai dans le cœur d'un païen, s'écrient-ils. » D'ailleurs ils sont laborieux, sobres et très-polis, sérieux quelquefois jusqu'à la mélancolie. Ils sont très-adroits, très-industrieux et très-propres. Ils ont du goût pour les expéditions lointaines.

Les femmes n'ont pas de jolis traits ; il y en a peu bien faites ; l'effronterie défigure celles qui sont belles.

Une chose remarquable dans ce pays sont les rumbdés : chaque village, ou plusieurs habitans d'un village, rassemblent leurs esclaves, en leur enjoignant de se bâtir des cases voisines les unes des autres ; leur réunion s'appelle *rumbdé*. Ces esclaves ont un chef choisi parmi eux ; les enfans, s'ils en sont dignes, lui succèdent. Ces esclaves,

qui ne le sont réellement que de nom, labourent les champs de leurs maîtres, et, lorsqu'ils voyagent, les suivent pour porter leurs fardeaux. Jamais on ne les vend quand ils sont parvenus à un âge un peu avancé ou qu'ils sont nés dans le pays ; agir différemment, ce serait causer la désertion de tout le rumbdé ; l'esclave qui se conduit mal est livré au maître par ses camarades, pour être vendu.

Le 22 juin, les voyageurs franchirent les montagnes du Tenda : c'est un petit pays assez haut ; il forme la première terrasse par laquelle on descend du Fouta-Diallon vers les plaines arrosées par le Rio-Grande. Le lendemain Saadou fit ses adieux à M. Mollien, qui bientôt traversa le Rio-Grande. Les voyageurs eurent beaucoup de peine à se procurer des provisions, parce que les nègres faisaient alors leurs semailles, auxquelles ils employaient tout le grain qui leur restait, se contentant de quelques racines pour leur nourriture. Le corail et l'ambre n'ayant presque aucune valeur chez ces peuples, il fallut, pour acheter des subsistances, vendre le chapeau et la tunique de Boukari.

Les voyageurs se dirigeaient au nord-ouest, en avançant dans les plaines immenses du Tenda-Maié, pays peu connu, qui est renfermé dans un coude que forme le Rio-Grande, et très-fertile.

Malheureusement les bras y manquent; cependant les habitans, quoique peu nombreux, sont assez laborieux; ils sont d'ailleurs doux, insoucians et peu hospitaliers, à cause de leur pauvreté. Ils ont généralement de l'attachement et même de la considération pour les blancs, par suite de leurs rapports avec les établissemens portugais de cette partie de l'Afrique. Les pluies n'y durent que cinq mois. Les bois renferment de beaux arbres, notamment le benten, espèce de fromager, avec le tronc duquel on construit ces pirogues immenses de la Gambie, qui portent jusqu'à trente personnes. Le palmier-tir (*cocos butyracæa*) y est très-commun; les nègres en tirent une huile dont ils font leur savon.

Arrivé à Pidsory, sur la rive droite du Rio-Grande, qu'il avait traversé plusieurs fois, M. Mollien fut obligé de rester quatre jours dans ce village, à cause de la difficulté de se procurer un nouveau guide; le sien, qui était Foulah d'origine, n'osait plus le suivre dans les pays qu'il allait parcourir, de peur d'être assassiné par les Mandingues, auxquels le roi de Timbou avait fait une guerre cruelle. Enfin, épuisé par les accès de la fièvre, et tourmenté par la dysenterie, M. Mollien atteignit avec beaucoup de peine le village de Kansoraly. Dès qu'il eut pris quelque repos, il remit à Boukari une lettre par laquelle

il pria le commandant du poste portugais, à Géba, de vouloir bien lui faire passer du sucre, du thé et du tabac, dont il avait le plus grand besoin. Boukari revint dès le lendemain avec les provisions dont les généreux Portugais l'avaient chargé: c'étaient du vin de Porto, trois pains frais, du sucre et du tabac en poudre. M. Dioqui, le commandant portugais, ayant manifesté à Boukari le désir de voir M. Mollien, celui-ci se mit en route le 19 juillet; il fut accueilli par M. Dioqui, dont les soins contribuèrent à le rappeler à la vie.

Géba n'est qu'un village composé de maisons en terre; il n'y a point de fort: borné au sud par des rivières marécageuses, à l'est par des montagnes, c'est peut-être un des lieux les plus malsains du globe. Il n'y avait que trois Européens, dont le teint décomposé annonçait la mauvaise santé.

Le 2 août M. Mollien s'embarqua sur la rivière de Géba, et le 6 débarqua au fort de Bissao. Le désordre qui régnait dans ses vêtemens, presque tous en lambeaux, attira autour de lui une grande foule de nègres qui l'insultèrent. M. Matto, gouverneur de la place, le reçut avec une bonté touchante, lui donna des habillemens neufs; et, pendant son séjour, le traita constamment avec la générosité la plus louable.

M. Mollien put se mettre en route le 1^{er} novembre, et remonta le Rio-Grande jusqu'à Géba, où M. Dioqui l'accueillit avec la même bienveillance que la première fois. L'intention du voyageur était de gagner par terre les rives de la Gambie. N'ayant pu trouver à acheter ni un cheval, ni un âne, ni un bœuf pour le transporter jusque là, il allait partir à pied sous la conduite d'un guide, lorsque le commandant le fit prévenir de l'arrivée d'une goëlette française à Bissao. Boukari lui conseilla de profiter de cette occasion. En conséquence M. Mollien se rembarqua pour Bissao, où il arriva le 25 novembre. Deux goëlettes françaises étaient mouillées dans la rade; par malheur aucune des deux n'allait à Saint-Louis. Ce contre-temps soudain causa un nouvel accès de fièvre au voyageur. L'apparition d'une autre goëlette appartenant à un particulier de Gorée, contribua au rétablissement de sa santé. Le 3 janvier 1819 il fut en état de s'embarquer.

Le comptoir de Bissao, situé par 11° 18' nord, est à l'extrémité d'une grande île que forme la rivière de Géba; le terrain sur lequel on l'a bâti, quoique bas et couvert de mares, est pierreux; des sources fournissent une eau dont le goût marécageux annonce la qualité malsaine. Le climat est brûlant et humide; les chaleurs, pendant

la saison pluvieuse, sont étouffantes et insupportables. Aussitôt que la saison de la sécheresse est venue, le vent d'est rend l'air vif et piquant le matin. Malgré l'extérieur souffrant des habitans, la mortalité n'est pas extraordinaire parmi eux. Les maisons placées sur le bord de la mer sont construites en pierres; celles de l'intérieur de la ville ne sont qu'en terre et couvertes en paille; dans la saison sèche on les fait découvrir pour éviter les incendies.

Les habitans de l'archipel des Bisagos viennent vendre à Bissao du riz et des esclaves. Les Papels, dont les terres s'étendent jusqu'aux portes du fort, approvisionnent le marché. Tout le commerce se fait par échange; il est exclusivement entre les mains du gouverneur qui, par ce moyen, acquiert des richesses considérables. Les habitans n'ayant aucun moyen de soutenir la concurrence, sont dépourvus de toute industrie et généralement pauvres.

Les Bisagos occupent l'archipel de ce nom, à l'embouchure du Rio-Grande, et la partie du continent qui l'avoisine. Ce sont les nègres les plus braves et les plus puissans de toute cette partie de l'Afrique; ils ont presque tous des fusils ou des lances dont ils se servent avec beaucoup d'adresse. Obéissant à un grand nombre de petits despotes, tous plus cruels les uns que les autres,

au lieu d'un tyran, ils en ont cent. Ces peuples se contentent, pour toute nourriture, de quelques bananes et de noyaux de palmier quand ils naviguent. Ils s'adonnent beaucoup à la pêche, et font un grand commerce d'écaille de tortue.

Le territoire des Papels s'étend de la rivière de Géba à celle de Cachéo. Ce peuple est brave comme les Bisagos. Des troupeaux de bœufs forment sa richesse; on les engraisse avec la paille du riz, très-commun dans le pays. Les Papels sont tous payens. En face de Bissao se trouve une petite île, désignée sur les cartes sous le nom d'*île Sorcière*, où ils vont immoler des bœufs à leurs dieux. A la mort de leurs parens, les femmes couvrent leur tête, qui est presque toujours rasée, de terre détrempée dans l'eau.

La goëlette que montait M. Mollien arriva le 8 janvier à Gorée. Dès le lendemain il gagna le continent; le 15 il atteignit les rives du Sénégal, et le soir il eut le plaisir inexprimable d'embrasser ses amis. La plupart le croyaient mort. M. Fleuriau, après avoir témoigné à M. Mollien la joie qu'il avait de le revoir, fit présent de diverses marchandises à Boukari, et lui accorda la concession d'un terrain pour y bâtir une maison.

Les soins que les amis de M. Mollien lui prodiguèrent ne purent lui rendre la santé, pendant un mois de séjour à Saint-Louis. Craignant de

succomber à la maladie dont les accès avaient redoublé, il prit son passage sur un navire marchand, et débarqua au Havre le 25 mars, après une courte traversée.

Le voyage de M. Mollien a augmenté nos connaissances sur l'Afrique, en nous instruisant de la position des sources de plusieurs rivières remarquables qui arrosent la Sénégambie; on doit aussi à ce voyageur beaucoup d'observations curieuses sur les nègres: elles s'accordent avec celles que Park a faites sur la civilisation de ces peuples. « Tous les chefs de village que j'ai vus, dit-il, ont une figure plus distinguée que celles des autres nègres; leurs manières ne manquent pas de dignité; leur éducation est plus soignée que celle de la classe inférieure. Leur supériorité en tout est réelle; ils savent l'adoucir par une grande affabilité. Quant à l'hospitalité qu'ils exercent envers les étrangers, elle est sans bornes.

« Dans les divers pays dont se compose l'intérieur de l'Afrique, il n'existe pas de police organisée: chaque particulier l'exerce; partout on demande au voyageur son nom, celui de sa famille et celui de sa naissance; n'y point répondre serait s'exposer à des soupçons qui compromettraient la liberté.

« On trouve répandus parmi les nations des Iolofs, un peuple dont les mœurs ressemblent à

celles des Bohémiens, et qui est connu sous le nom de *Laaubés*; sans habitation, et toujours nus, leur unique industrie est de fabriquer des vases, des mortiers et des lits en bois; ils portent leurs talens et leurs bras partout où ils croient trouver les moyens de gagner leur vie. Ils choisissent un lieu bien boisé, abattent beaucoup d'arbres, se forment des abris avec leurs branches, et façonnent le bois. Pour avoir ce droit, ils paient une sorte de redevance aux souverains dans les états desquels ils s'établissent. Leurs richesses sont, dit-on assez considérables; mais leurs habillemens n'annoncent que la misère. Ils sont en général laids et malpropres. Les femmes, malgré leur figure hideuse, sont couvertes de grains d'ambre et de corail, présens dont les comblent les Iolofs, qui sont persuadés qu'en obtenant les faveurs d'une de ces femmes, la fortune leur prodiguera les siennes. C'est pourquoi, laides ou jolies, toutes les filles des *Laaubés* sont recherchées par les nègres. Ces *Laaubés* se mêlent aussi de dire la bonne aventure. »

 DESCRIPTION

DE LA CÔTE-D'OR

PAR HENRI MEREDITH.

AYANT résidé quatorze ans à la Côte-d'Or comme agent de la compagnie d'Afrique, Meredith envoya le recueil de ses observations à Londres en 1811. Il était alors membre du conseil et gouverneur du fort d'Ouinebah.

La partie de la côte de Guinée, connue sous le nom de Côte-d'Or, commence à peu près à vingt lieues à l'ouest d'Apollonia, et se termine à Accra. Elle est située entre 4° 40' et 5° 40' de latitude nord. Son étendue de l'ouest à l'est est à peu près de 260 milles.

D'après la proximité de l'équateur, on pourrait supposer que le climat de cette contrée est plus chaud que celui des parties de l'Afrique situées plus près des tropiques; il n'en est pas ainsi. C'est sous l'équateur, et à cinq ou six degrés en-deçà et au-delà que se trouvent les pays les plus tempérés de l'Afrique équinoxiale. Le soleil y est moins ardent que dans ceux qui sont plus au nord